

Le baron de Simiane avait eu le courage de se châtier lui-même. Il avait vécu en bandit et était mort misérablement. Seuls, les intéressés surent que dans le cimetière de Poitiers sous le nom de Gallien était enterré le baron Raoul de Simiane, dernier descendant d'une illustre maison.

C'était le dimanche matin. Mlle Dubessy avait passé une bonne nuit, car elle n'avait fait qu'un somme. Son sommeil n'avait pas été troublé par d'effrayants cauchemars, comme la nuit précédente, mais agréablement bercé, au contraire, par de délicieux rêves.

Elle était complètement remise de ses émotions, ne ressentait plus aucune fatigue, et son visage frais, reposé, animé, avait repris son expression des meilleurs jours, des jours heureux. Elle était gaie, la joie de l'espoir se reflétait dans la lumière de ses yeux.

—Nouveau changement à vue se disait Julie, en aidant sa maîtresse à s'habiller ; allons, nous ne sommes pas à la fin de nos surprises.

—Julie, demanda négligemment Claire, sais-tu si M. Lebel est sorti ce matin de bonne heure, selon son habitude ?

—Il a quitté son pavillon à peu près à la même heure que dimanche dernier. Il est bien le plus enragé promeneur qui existe.

Mlle Dubessy sourit. Et après un assez long silence, la femme de chambre restant muette :

—Julie, reprit Claire, tu ne me parles pas aujourd'hui de M. Edouard Lebel.

—Et pour cause, mademoiselle : vous m'avez défendu de jamais vous parler de lui.

—C'est vrai, je t'ai fait cette défense ; mais...

—Au surplus, mademoiselle, je n'ai rien à vous dire de M. Lebel, ne pouvant vous répéter que ce que je vous ai déjà dit bon nombre de fois.

Il y eut un nouveau silence. Julie semblait réfléchir quelque chose.

—M. Edouard aura bientôt terminé ses travaux, dit Claire avec Mélancolie.

—Et il s'en retournera à Paris... si vous le laissez partir.

—Sincèrement, Julie, crois-tu qu'il m'aime ?

—N'en êtes-vous donc pas mille fois convaincue ?

—Je doute toujours.

—En vérité !

Troisième silence plus long que les précédents.

Ce fut la femme de chambre qui reprit la parole :

—Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous faire ce matin à votre dévouée servante un grand, très grand plaisir ?

—Oui, que désires-tu ?

—Que vous ôtiez cette robe que vous venez de mettre, et que vous me permettiez de vous habiller comme il me plaira.

—Oh ! si ce n'est que cela, fit la jeune fille en riant.

—Alors, voulez bien ?

—Tiens, répondit Claire, dégrafant son corsage, j'enlève cette robe.

—Et je vais vous en apporter une autre.

Julie passa dans le cabinet garde robes et revint bientôt avec une magnifique robe de soie gris-perle, robe de soirée décolletée, sans manches.

Claire regarda la femme de chambre avec ahurissement.

—Je vais vous habiller, dit tranquillement Julie.

—Quoi ! tu veux que je mette cette robe ?

—Oui, mademoiselle ; c'est une idée à moi.

—Alors, une vraie mascarade, fit Claire partant d'un joyeux éclat de rire.

Elle se laissa habiller ainsi que le voulait Julie, qui lui mit au cou le collier de perles et l'obligea à se parer de ses bijoux préférés, et à mettre ses pieds dans des souliers de satin.

—Eh bien ! te voilà contente ? dit Claire.

—Pas encore, mademoiselle.

—Comment, pas encore ?

La femme de chambre jeta un manteau sur les épaules de sa maîtresse.

—Maintenant, mademoiselle, dit-elle, venez.

—Où cela ?

Julie sourit mystérieusement et répondit :

—Au pavillon de M. Lebel.

—Mais tu es folle ! exclama Claire.

—Vous verrez tout à l'heure que j'ai toute ma raison.

—Ainsi, tu veux... Mais c'est d'une indiscretion...

—Venez toujours.

—Tu as donc la clef du pavillon ?

—J'en ai une et même deux, que j'ai trouvées en les cherchant dans une armoire, sur les indications du maître d'hôtel.

Un peu malgré elle, Claire se laissa emmener. Elles pénétrèrent dans le pavillon au moyen d'une des clefs que Julie avait dans sa poche. Elles montèrent l'escalier et se trouvèrent dans la chambre de l'artiste.

Claire regardait le lit, les autres meubles de la chambre, et, plus particulièrement, la table encombré de livres, de papiers divers, dont elle n'osait pas s'approcher.

Elle se tourna brusquement vers Julie, le regard interrogateur.

—Écoutez-moi, mademoiselle, dit la femme de chambre : depuis longtemps j'étais curieuse, oh ! mais très curieuse de savoir à quoi M. Lebel pouvait employer son temps quand il passait des journées entières et de longues soirées enfermées dans son pavillon.— " Il doit écrire ses mémoires, peut-être bien un roman ", me disais-je. Mais je ne savais pas et cela me taquinait. C'était à ce point, mademoiselle, que je passais des nuits sans pouvoir dormir.

Je voulus satisfaire ma curiosité et, il y a six semaines, je demandai la clef du pavillon à Simone, qui est chargée de faire le ménage de M. Lebel. Je vins dans cette chambre ; mais j'y trouvai une déception, c'est-à-dire ni mémoires commencées, ni roman sur le chantier, enfin aucun écrit, rien. Je voulus ouvrir cette porte que voilà, par laquelle on entre dans la plus belle pièce du pavillon, impossible.

Pourquoi donc M. Lebel fermait-il cette porte ? Cela m'intrigua fort et je me dis : — " Il faudra que je voie. "

Je sus par le maître d'hôtel qu'il devait exister de secondes clefs de toutes les portes du pavillon. Je cherchai et, comme je vous l'ai dit, dans une armoire où il y a des centaines de clefs, je trouvai.

Dimanche dernier je m'introduisis dans le pavillon, j'ouvris cette porte et j'ai vu...

—Tu as vu quoi ?

—Ce que vous allez voir à votre tour mademoiselle.

Julie ouvrit la porte et s'écria :

—Entrez, mademoiselle, entrez et regardez !

Claire poussa un grand cri où il y avait autant de surprise que de joie, et aussitôt un sanglot lui monta à la gorge.

—Eh bien ! mademoiselle, dit Julie, êtes-vous assez ressemblante, assez belle ! Et c'est de mémoire que M. Edouard a fait votre portrait, aidé seulement d'une protographie qu'il m'avait demandée et que je lui avais donnée, ne me doutant guère de l'usage qu'il en voulait faire.

—Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu ! murmura Claire, ne pouvant détacher ses yeux de cette peinture, reproduisant si admirablement son visage qu'elle pouvait croire qu'elle se voyait dans un miroir.

Julie avait enlevé le manteau qui couvrait les épaules de sa maîtresse.

—Et ce collier de perles, mademoiselle, reprit-elle, et ces bijoux ne sont-ils pas exactement ceux que vous avez sur vous ?

—Julie, c'est merveilleux !

—Comme peinture, sans doute ; mais que d'amour il y a dans ces coups de pinceaux ! Ah ! mademoiselle, comme vous êtes bien tout entière dans sa pensée et dans son cœur !... Et maintenant, doutez-vous toujours ?

—Ah ! Julie, Julie ! s'écria la jeune fille.

Et elle éclata en sanglots.

Au bout d'un instant, la femme de chambre reprit :